



VA JOUER  
DEHORS!

L'ARCHITECTURE EUPHORIQUE

N°02



# EN ATTENDANT VICKY

## Sommaire

GÉNÉVRIER	3
ÉCOLE DEMAIN	4
C'EST PAS DE LEUR FAUTE	6
DANS 80 ANS C'EST COOL	8
L'AUTOROUTE DU SOLEIL	10
L'OCCUPATION PARASITAIRE DE L'OBSCURITÉ	12
IL FAUT CULTIVER LA VILLE	14
« LE VINGTIÈME SIÈCLE »	20
EXTREM' CITY	21
VICKY ET BIG O	22
LES ATELIERS EUPHORIQUES	24
« LES FURTIFS »	26
LA SUITE...	28



© Matthieu Poitevin

# EDITO

## GÉNÉVRIER

Ne sous-estimons jamais la nature. Le genévrier thurifère est un exemple extraordinaire. Là où l'homme ne voit que de la roche, il trouve un chemin, il casse la pierre, résiste au vent, aux avalanches, au temps même. Il a 100 ans, 300 ans, 1000 ans et il est toujours là. On le voit déraciné, presque arraché, coupé en deux parfois, mais il arrive à préserver un morceau de racine, un éclat de son écorce pour drainer sa sève et il survit, au prix de circonvolutions sublimes, presque chorégraphiques. Il pousse et pousse, encore et encore. Et il résiste au temps. Mais quelle putain de leçon de vie !

*Va jouer dehors !* a été déclarée projet d'intérêt général. C'est une reconnaissance absolument fondamentale qui manifeste que nous agissons dans un but de partage et de rencontres, que nous œuvrons pour tout le monde, tout le temps, partout où nous pouvons. « Tout le monde » et « tout un chacun » sont des notions antagonistes : dans un cas c'est un acte collectif, dans l'autre une somme de cas isolés.

Être d'intérêt général nous donne le droit et le devoir de croire que les choses sont encore possibles. Parce que la bataille qui s'est engagée aujourd'hui n'est pas pour le climat ou pour les retraites, ce ne sont que des conséquences visibles de la bataille entre un monde asservi et un monde affranchi. C'est une lutte de pouvoir et d'influence, fondamentale, âpre et sans merci, entre ceux qui croient que le seul salut est ce qui crée plus de liberté collective et ceux qui agissent pour leurs intérêts particuliers.

C'est une bataille radicale entre public et privé. Et il ne s'agit pas de faire comme si les deux pouvaient s'entendre : il s'agit d'établir une hiérarchie absolument irréfutable, insurmontable. L'intérêt général doit ainsi impérativement reprendre la main et régner sur les intérêts particuliers. Dans un cas nous faisons société, dans l'autre nous sombrons dans la barbarie.

Que l'on ne s'y trompe pas, ça n'est pas un hasard aujourd'hui si la culture est le parent pauvre de toutes politiques publiques. Ça n'est pas un hasard si un président de la République inaugure la fondation culturelle du plus riche des milliardaires français. Ça n'est pas un hasard si les grands groupes de promotion immobilière s'attachent les services à prix d'or de ceux qui furent de grands commis d'État. Ce sont des marqueurs de leur influence et de leur mainmise sur la liberté de penser et d'agir. Ceux qui nous gouvernent ont démissionné. Ils ne sont plus là pour transformer la société ou préparer le monde de demain, ils sont les valets des grandes sociétés privées.



© Va jouer dehors

Or une conviction têtue nous anime et nous porte, à l'image du genévrier : c'est par la plus petite des échelles que les choses pourront changer. Une échelle presque infime, subtile, mais opiniâtre et résistante. C'est parce que personne ne nous voit, parce que – pour l'instant – personne ne fait vraiment attention à nous que nous avons l'immense privilège d'être libres. Et cette liberté nous y sommes attachés comme des guerriers affamés et épris de beauté. Parce que, fondamentalement, la seule chose sur laquelle les énormes machines, les structures millionnaires en collusion avec le pouvoir ne peuvent rien : c'est sur la capacité des hommes à créer. Par l'architecture d'abord, par la cuisine, par le théâtre, le cinéma, le cirque, la danse, la peinture, la sculpture, la poésie, comme des armes pour faire monde, nous poussons le plus loin possible le levier de la création sans oublier qu'étymologiquement : créer c'est transformer les choses, par extension changer le monde, dont personne ne doute que c'est la meilleure chose qui puisse advenir.

Ainsi, partout où ce sera possible, surtout là où elles n'ont a priori rien à faire, nous planterons de petites mais vigoureuses graines de culture pour qu'elles germent, poussent, déploient leurs arcs de vie, et transforment ces terres arides et désolées en jardin merveilleux.

### Matthieu Poitevin (MP)

Architecte fondateur de Caractère Spécial  
Président de l'association *Va jouer dehors !*

*Va jouer dehors !* est née avec les étudiant.e.s de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Marseille, qui furent ses premier.e.s membres. Ce lien est resté indéfectible, les étudiant.e.s restant impliqué.e.s dans l'ensemble de nos projets et notamment le Festival de la Ville. Parce que la ville de demain est la leur, nous tenons à leur donner la parole et à souligner sans relâche l'importance de la transmission dans notre combat.

**« L'art a un rôle essentiel à jouer. Non pas au titre de divertissement ou de distraction, mais en tant que machine de guerre totale contre l'univocité du sens. Il ne s'agit plus de commenter ou comprendre le réel : il s'agit de produire du réel ! C'est beaucoup plus important.**

**Ce qui tue aujourd'hui et avant tout, c'est notre manque d'imagination. Notre enlisement dans l'inertie. Nous avons bien davantage besoin d'artistes que d'ingénieurs face au désastre en cours... L'art, la littérature, la poésie sont des armes de précision. Il va falloir les dégainer... »**

Aurélien Barrau

# ÉCOLE DEMAIN

Dans leur encyclopédie, Diderot et d'Alembert définissent d'ailleurs l'arbre de la connaissance comme reposant sur trois notions fondamentales : mémoire, raison et imagination. Vous avez entendu ? L'imagination comme socle de la connaissance...

Autrement dit, comme dirait si bien Anne-Valérie Gasc, la seule vérité d'un programme d'architecture serait de ne pas en avoir. De laisser l'imagination faire son œuvre, en somme. De faire confiance et de viser des cibles. La seule cible qui a du sens à mes yeux c'est qu'est-ce que le projet provoque ? S'il n'y a pas de provocation, pas d'émotion, pas de querelle, le projet ne vaut alors pas la peine d'exister. Or  
Quels sont les éléments de provocation dans les éléments de programme des uns et des autres ?  
Toutes ces bribes de textes paraissent évidentes, mais ça va mieux en le rappelant, encore et encore, en insistant.

Les écoles d'architecture sont déconnectées du monde professionnel tel qu'il est. Comment enseigne-t-on à des étudiants en architecture que le seul moyen de sauver ce qui peut l'être, c'est de ne plus rien construire ?  
Comment apprend-on à des étudiants à être considérés lorsqu'ils seront diplômés alors que l'architecte est perçu par une immense majorité des gens comme un maçon amélioré ?  
Comment déculpabiliser des étudiants à qui on répète sans arrêt, comme à l'ensemble d'une génération, que c'est à eux de sauver le monde ?  
Il n'est pas sauvable, chacun le sait et on continue à faire comme si de rien n'était.  
Depuis 27 ans, les pays du monde entier se réunissent soi-disant pour prendre des mesures en faveur de la planète. Chaque année les rapports sont de plus en plus alarmants, les catastrophes toujours plus spectaculaires et les solutions encore plus nébuleuses.  
En faire la liste n'a même plus le moindre intérêt.  
Dire que les glaciers auront bientôt la taille d'un cornet de glace ou que l'Amazonie sera à peine plus grande qu'un terrain



© Gabor Barbely

de foot ne touche qu'une infime partie de la population, celle qui n'a aucune influence sur la voracité commerciale et les appétits capitalistes effrénés qui transforment l'Afrique ou l'Inde en vastes continents consuméristes avides de tout et n'importe quoi, et surtout de besoins inutiles et inconnus des cultures locales.  
« Cause toujours » se dit le Baal capitaliste, car la loi du profit n'a ni morale ni limite. Elle permet à ceux qui en jouissent de se rouler dans des océans de vulgarité et de bénéfices tonitruants sans une once de culpabilité.

Et pendant ce temps, sur la scène des pays bien-pensants, chaque semaine, c'est un florilège de mesurette et de bonnes consciences pelotonnées dans la chaleur d'un vertueux sentiment, parce que, n'est-ce pas « les petits ruisseaux font les grandes rivières » ! Vraiment, vous êtes sûrs ?  
Mais quel poids la bonne conscience d'une construction en palette pèse-t-elle face au moindre cm<sup>2</sup> vertigineux des tours des Emirats ?  
Que vaut une façade en terre crue à qui il faudra 12 ans pour être certifiée face à l'immensité brutale d'une ville chinoise dont la construction se compte en mois ?  
Et pourtant, depuis 27 ans les représentants des états se cooptent tranquillement de Cop en Cop pour faire les coqs, mais ne font strictement rien ; plus d'une génération pour rien, que de mépris, que de gâchis, que de temps et d'illusions perdues.

Nous sommes à l'époque des samourais, des samourais punks. Quitte à disparaître alors que ce soit avec panache.

Alors le minimum de décence serait de dire « je ne sais pas », « je suis perdu », « essayons d'avoir recours à l'imagination pour changer ».

Je ne sais pas ce qu'il convient de faire pour accompagner ces futurs architectes.  
En revanche, j'ai une petite idée de ce qu'il ne faudrait pas faire. Faut-il être très pragmatique et enseigner le cloaque du monde et comment s'en démerder ou au contraire leur permettre de rêver encore et de proposer des projets utopistes et oniriques à l'instar d'Archigram pour qui seule la fête était importante ?  
L'imagination au pouvoir !  
Parce que comme l'énonçaient les murs de mai 1968 « Cours camarade, le vieux monde est derrière toi ! »  
Après tout le chantier est si vaste, le projet si confus, et si pour une fois ces étudiants étaient écoutés ?  
Si pour une fois on leur demandait leur avis ?  
Qu'ils aient à se déterminer plutôt qu'à faire leur marché entre les différents ateliers.  
Si nous leur posions une seule question :

**Selon vous, à quoi sert encore l'architecture ?**

**MP**

# C'EST PAS DE LEUR FAUTE

Davos, le Mipim, les grands raouts célébrant les succès d'une civilisation fonçant dans le mur, c'est le monde d'avant. Celui de la mondialisation et de la déshumanisation. Celui de la bêtise et du capitalisme portés à leur paroxysme outrancier. Celui de « on n'en a rien à faire de la suite, les générations futures n'auront qu'à se débrouiller ».

Le mois de décembre 2022 fut en France en moyenne supérieur de plus de 8 degrés par rapport à la norme. Cette même année a été de loin la plus chaude de l'histoire moderne, tel un signe brûlant et désastreux de l'ère anthropocène.

27 COP : rien ne change et un président nous dit solennellement « Qui aurait pu le prédire ? » Et voilà que le prochain président de la COP 28 est un émir-ministre propriétaire d'une compagnie pétrolière... Ce serait drôle si ce n'était pas tragique au dernier degré.

En janvier 2023, les chroniqueurs nous avertissent que le monde se façonnera à l'avenir en fonction des mesures prises ou pas pour lutter vraiment contre le changement climatique. Chaque jour en Occident, les conversations bruissent de cette petite ritournelle culpabilisante pour responsabiliser individuellement chacun d'entre nous quand les énormes firmes et ministères ne font rien ou si peu pour que ça change et surtout que ça change vraiment. Vraiment.

Pour l'Afrique ou l'Asie, dans leur grande majorité, sauver les petits oiseaux ou ne pas rouler avec du pétrole n'est pas encore un enjeu ou alors les États ne peuvent pas se le permettre. En conséquence les multinationales les maintiennent parfaitement cyniquement dans cette ignorance ou cette incapacité pour leur propre profit. Quelle incroyable, désastreuse, pathétique et grotesque vision courttermiste ! Et pourtant, c'est ainsi.

Alors, la seule, l'unique chose possible, c'est de résister comme on le peut contre ce cynisme galopant.

À l'inverse absolu, en contrepoint euphorique, il n'y a qu'une chose à faire : participer à rendre ces modèles obsolètes et à ré-humaniser la planète. Réhumaniser, ça veut aussi dire qu'elle cherche, qu'elle rate, qu'elle écoute, qu'elle sent, qu'elle apprend, qu'elle évolue et qu'elle se transforme. Et nous avec.

C'est aussi la seule manière de ne pas insulter l'avenir en rejetant la responsabilité de nos propres échecs sur nos enfants. L'un des moyens d'agir le plus essentiel est de cesser de culpabiliser les générations à venir : parce que, non ça n'est pas de leur faute ! S'il fait chaud, ça n'est pas de leur faute ! S'il n'y a plus de neige et que les glaciers disparaissent un à un ça n'est pas de leur faute ! Si l'énergie coûte une fortune par spéculation sur les conflits et incapacité des dirigeants à prévoir une stratégie de remplacement ça n'est pas de leur faute ! Si l'eau monte ça n'est pas de leur faute ! Si les réfugiés climatiques sont chaque jour plus nombreux ça n'est pas de leur faute !

S'ils doivent à l'avenir limiter ou supprimer leurs voyages au loin ou s'ils croient que le seul animal sauvage c'est le rat ça n'est pas de leur faute ! S'ils pensent que les poissons naissent directement avec une forme carrée et panés ça n'est pas de leur faute ! Si les politiques ont tous failli ça n'est pas de leur faute, vraiment pas de leur faute !

Nous devons passer, là tout de suite, maintenant, de la mécréance à la croyance. À la conviction qu'ils ne sont strictement pour rien au chaos et aux lambeaux dans lesquels ce monde se trouve. La seule chose à faire : leur redonner le droit de rêver. Ne pas chercher à sauver ce monde-là, c'est trop tard. Mais donner les armes à la jeunesse pour qu'elle rêve le suivant.

Lutter contre n'est même plus une option. Le changement est en cours, la question n'est plus de lutter contre mais de s'adapter aux mutations qui sont à l'œuvre. Notre rôle est de permettre, encore et toujours, de provoquer des envies, des possibles, de croire que l'imagination sera toujours plus puissante que tous les cynismes. Nous avons l'impérieux devoir de dire que les rêves sont plus que jamais impératifs, vitaux, essentiels. Instaurons une obligation de rêver !

Sans arrêt, on se fait rattraper par le pouvoir éblouissant de l'image qui cache le sens et floute la cible. Sans arrêt il faut redire et refaire le point encore et encore et encore jusqu'à ce que ces nouvelles cibles remplacent les anciennes. Et se comporter comme des archers, des guerriers de la beauté !

Bien sûr, c'est entendu, dans 30 ans la ville aura changé. Nous aurons su libérer du foncier et planter des arbres en grandes quantités. De vrais, beaux, majestueux arbres dont les feuilles bruissent au vent. Vous les voyez ? Parce qu'un arbre = 4° de moins sous son ombre, c'est juste imparable. Parce qu'un arbre = de l'eau et, sauf erreur, de l'eau il n'y en a plus trop non plus, non ? On récupère, on recycle, on réemploie... Tout en fait.

L'inertie, les patios, les ouvertures pas trop grandes, la ventilation naturelle etc. ne sont plus des options mais des obligations. Et puis les Romains le faisaient bien il y a 2500 ans, alors pourquoi pas nous ? Et d'ailleurs, ils ont même créé un empire !

L'étalement urbain n'est plus possible alors il faut retrouver ou trouver de la densité. Elle n'existe que par la hauteur, peut-on faire de la densité vernaculaire en hauteur ? Comment construire en hauteur en maîtrisant l'empreinte carbone ? L'avenir des villes est vernaculaire. Est-il possible dans ce cas ? Comment réenchanter la ville sans consommation des sols ?

Et puis la ville c'est d'abord et avant tout des hommes, des femmes et des enfants. Depuis toujours. Des histoires et des gens. Des bâtiments éloquentes ! Ça mérite bien une architecture euphorique, non ?

À l'instar des Incas et de Teotihuacan, dans trente ans, tout le monde sera concerné par le développement des villes. La voiture aura disparu depuis longtemps, les trottinettes aussi. Des bus à voiles solaires fleuriront ici ou là. Des rails de supraconductivité borderont les axes principaux. La mixité sociale sera une évidence. Comme l'espace public partagé. Ou le fait de parler à ses voisins. Et même de les mater !

En fait, la ville sera revenue à l'essentiel, c'est-à-dire à ses fondamentaux.

Et comme l'architecte, rappelons-le, n'est pas maçon, qu'il n'est pas non plus charpentier, qu'il n'a pas le célèbre décolleté du plombier ou les cheveux aux vagues brushées du promoteur, qu'il n'a pas non plus les chaussures bon marché du banquier, ni le bronzage perpétuel du vendeur d'imprimantes, qu'il n'a pas l'art de la suggestion vestimentaire, ni de la chemise bouchonnée de l'expert-comptable : il a simplement et magnifiquement le devoir de rêver. De créer. De montrer encore et toujours que l'architecture est culturelle. Qu'elle est là pour raconter des histoires, avec les gens.

Et comme l'architecte n'a pas la liberté colorimétrique de ceux que l'on appelle « artistes » ou « auteurs » de manière usurpée, juste pour donner l'impression qu'ils sont à part, pas comme les autres, il a toutes les libertés.

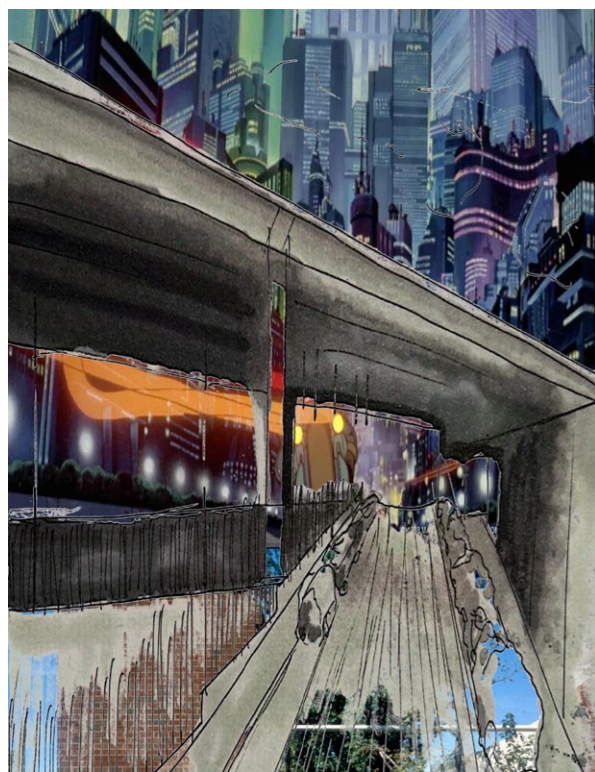
Parce qu'il n'est rien de tout ça séparément mais il est tout ça ensemble et à la fois. Il est le prince des villes, il en est à la fois la créature et le premier créateur. Il est le guerrier de la beauté et de la création. Il est l'archer aux cibles maintes fois recherchées. Tout architecte doit être un héros et porter, emporter, toutes ces facettes à la fois !

Parce que, oui, l'architecture est d'abord et surtout une discipline culturelle, une discipline de création. C'est pour ça que l'architecture doit être euphorique. Parce que oui, encore et toujours, il faut comprendre et rappeler que la culture est ce qui rend possible, ce qui relie, ce qui noue, donc ce qui donne la liberté !

**MP**

**« Essayer. Rater. Qu'importe. Essayer encore. Rater encore. Rater mieux. »**

**Samuel Beckett**



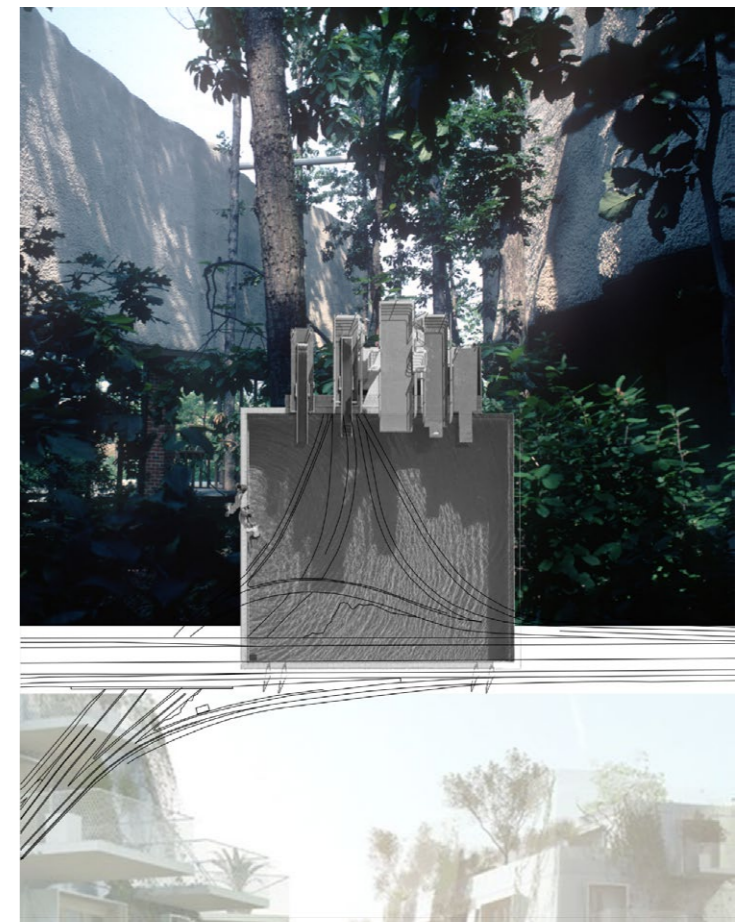
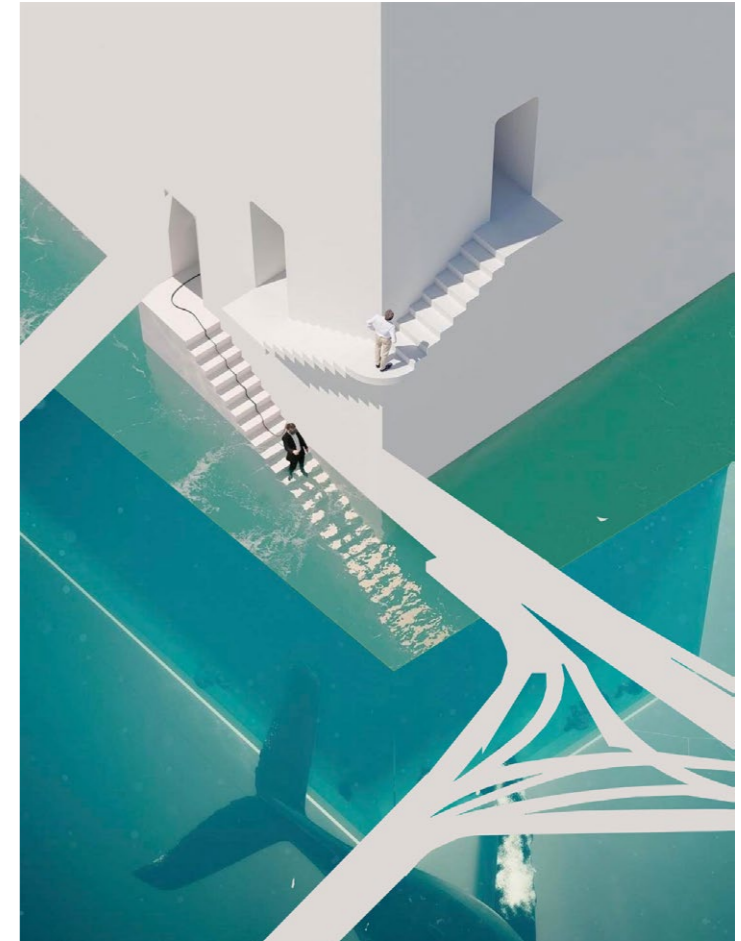
# DANS 80 ANS

L'autoroute c'est chiant.  
 Les bretelles d'autoroutes encore plus.  
 Mais dans 80 ans, l'autoroute c'est cool.  
 Les grandes lignes, c'est chiant. Les courbes encore plus.  
 Mais dans 80 ans, les grandes lignes et les courbes de la ville c'est cool.  
 Traiter les sols c'est chiant. Les fondations encore plus.  
 Mais dans 80 ans, construire sur l'autoroute c'est cool. La ville s'appuie sur l'infrastructure telle une grande fondation, véritable sol du projet urbain.  
 La montée des eaux c'est chiant. À Marseille encore plus, vu que la mer est déjà là.  
 Mais dans 80 ans, vivre en l'air, au-dessus des eaux, sur l'autoroute c'est cool. La mer prend le dessus sur la ville ancienne. L'autoroute est un refuge, une île. La vie en hauteur ; la ville en apesanteur, l'horizon à perte de vue.  
 La surpopulation c'est chiant. Quand il reste peu de place en bas encore plus.  
 Mais dans 80 ans, habiter l'autoroute c'est cool. Il n'y a plus rien, ni personne dessus. Un calme plat sur lequel redonner vie. La ville moderne se construit dans l'abondance de la communauté, suivant une linéarité qui sectionne la ville.  
 Habiter le vide, et le remplir de pleins.  
 Les quartiers défoncés, c'est chiant.  
 Mais dans 80 ans, les fractures urbaines c'est cool. Dans les cratères on s'assoit, on discute, on débat. Comme dans des canapés urbains, les cafés modernes. Du creux de la ville naît de l'espace et aussi du temps.  
 Les espaces végétalisés c'est chiant. Quand ils prennent le dessus encore plus.  
 Mais dans 80 ans, la forêt urbaine c'est cool. Les frontières sensibles sont floues, la nature prime sur l'habitat. La végétation aussi. On se perd et on découvre par-delà les feuillages, l'habitat de la ville. C'est le temps du calme, des oiseaux qui chantent et d'ailleurs le soleil brille. La ville méditerranéenne, c'est la ville sauvage. C'est la ville nomade.  
 Habiter c'est chiant. Habiter loin du centre encore plus.  
 Mais dans 80 ans, se déplacer avec sa maison c'est cool. Des rails, un mécanisme, une maison. Pourquoi rester sédentaire quand on peut être en itinérance ? Se déplacer et rester où on veut, le temps qu'on veut.

## C'EST COOL

Traverser l'autoroute c'est chiant. A pied encore plus.  
 Mais dans 80 ans, rester dessus c'est cool. Les lignes et les courbes qui s'entremêlent font perdre la tête et donnent le vertige. C'est un milieu étrange et nouveau, aux formes et qualités uniques, l'homme y évolue et réinvente la ville. Il s'épanouit maintenant sous différentes couches et strates urbaines.  
 Vivre sous un pont c'est chiant. Sous l'autoroute encore plus.  
 Mais dans 80 ans, la ville souterraine c'est cool. Le climat se dérègle, l'infrastructure se révèle isolante. C'est l'arche de Noé urbaine. Créer un réseau troglodyte c'est la solution pour conserver une vie correcte en ville. Un dédale de rues à l'ombre de l'infrastructure qui s'enfonce en dessous d'elle telle une fourmilière.  
 Marcher sous le soleil c'est chiant.  
 Avec la réverbération encore plus.  
 Mais dans 80 ans, sous les pilotis c'est cool. Habiter l'autoroute suppose de se superposer, s'adosser et s'ajuster. La gestion de l'espace protège le sol autoroutier. C'est le refuge futur pour les activités sportives, les rencontres et le repos urbain. À l'abri de la chaleur, l'ombre et la lumière forment le décor.  
 S'allonger par terre c'est chiant. Dans la rue encore plus.  
 Mais dans 80 ans, regarder les étoiles, allongé par terre, à même le sol, c'est cool. C'est l'espace privé de la maison qui se projette sur le sol de la ville, libre. C'est un monde nouveau, celui des espaces publics et privés entremêlés parce que maintenant les habitants sont responsables de l'univers urbain.  
 Le recyclage c'est chiant. Celui des pneus encore plus.  
 Mais dans 80 ans, construire avec c'est cool.  
 Le béton c'est chiant. Sur le sol encore plus.  
 Mais dans 80 ans, s'en servir à nouveau c'est cool. La voie et les moyens de locomotion sont obsolètes. Les villes sont d'ailleurs bien trop étendues. Il faut donc construire sur place, avec ce qu'on a. Les espaces érodés des voies supportent maintenant parfaitement les logements, de même que les lits de pneus recouvrent les interstices.

**Mathilde De Marco et Charles Gemar**  
 Étudiant.e.s en Master 2 de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Marseille



# L'AUTOROUTE DU SOLEIL

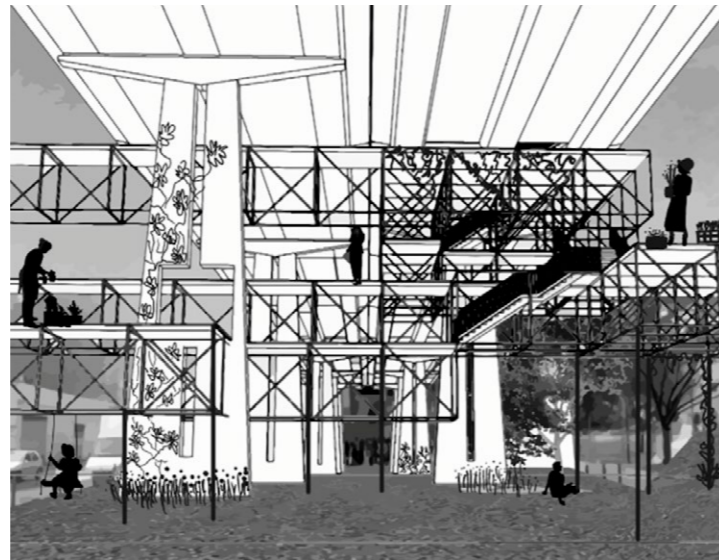
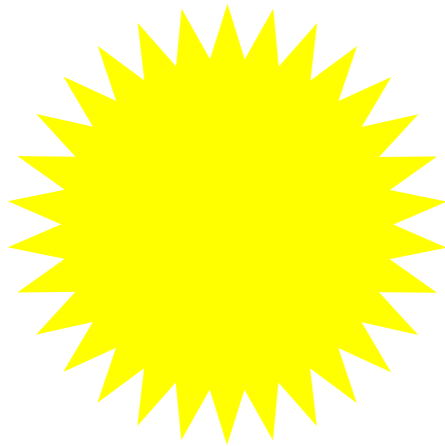
## Je vais vous raconter l'histoire d'une autoroute.

Enfin, ce petit pilier juste ici, là, vous voyez ?

Il y a 150 ans, la ville était construite pour ça, ça, ça... et encore ça, mais surtout une ville pensée pour les voitures. « Une ville en mouvement » disait-on. Signe de modernité, tout le monde rêvait d'avoir sa propre petite voiture. Alors, on m'a installée là, avec des collègues pour amener la voiture au cœur de Marseille.

Une autoroute en pleine ville, avec une vue imprenable sur la bonne mère. Bon, c'est vrai qu'on s'est installé assez brutalement, rasant pour ainsi dire tout sur notre passage, faisant irruption dans la vie des gens, dans la ville, sans crier gare. La ville autour de moi au fil des ans s'est reconstruite, s'est cicatrisée, n'a pas eu d'autres choix que de faire avec cette cathédrale de béton.

Les habitants, architectes et autres acteurs décisionnaires de la fabrique de la ville, ont commencé à se poser des questions sur moi, mon utilité, ma place, à moi et mes autres collègues, à Marseille et partout dans le monde d'ailleurs. Mais on s'est dit que l'acte de me détruire aurait été aussi autoritaire qu'a pu l'être ma construction. Alors, il y a maintenant presque 80 ans, on a décidé de me conserver telle quelle.



Au même moment, autour des années 2020, l'agriculture a été réintégrée en ville : plantations en pleine terre, mais aussi hors sol, animaux en ville, appropriations organiques des toits et des anciennes friches industrielles. Cette nouvelle ville, nourricière et accueillante, était le signe d'une nouvelle ère et d'une aire où tout le monde rêvait d'habiter autour de l'autoroute du soleil.

C'est ainsi que j'ai vu mon environnement changer : une énorme structure colonisante, comme un immense échafaudage, est venue se greffer à mes jambes. Légère, elle permettait de relier à la fois le sol, la plateforme de l'ancienne autoroute et d'aller au-delà, vers le ciel !

La structure était faite de telle sorte qu'elle pouvait évoluer, au fil du temps, au fil des saisons, laissant place parfois à des marchés, des événements ou ouvrant simplement un axe majeur de circulations piétonnes reliant le Nord et le centre de Marseille.

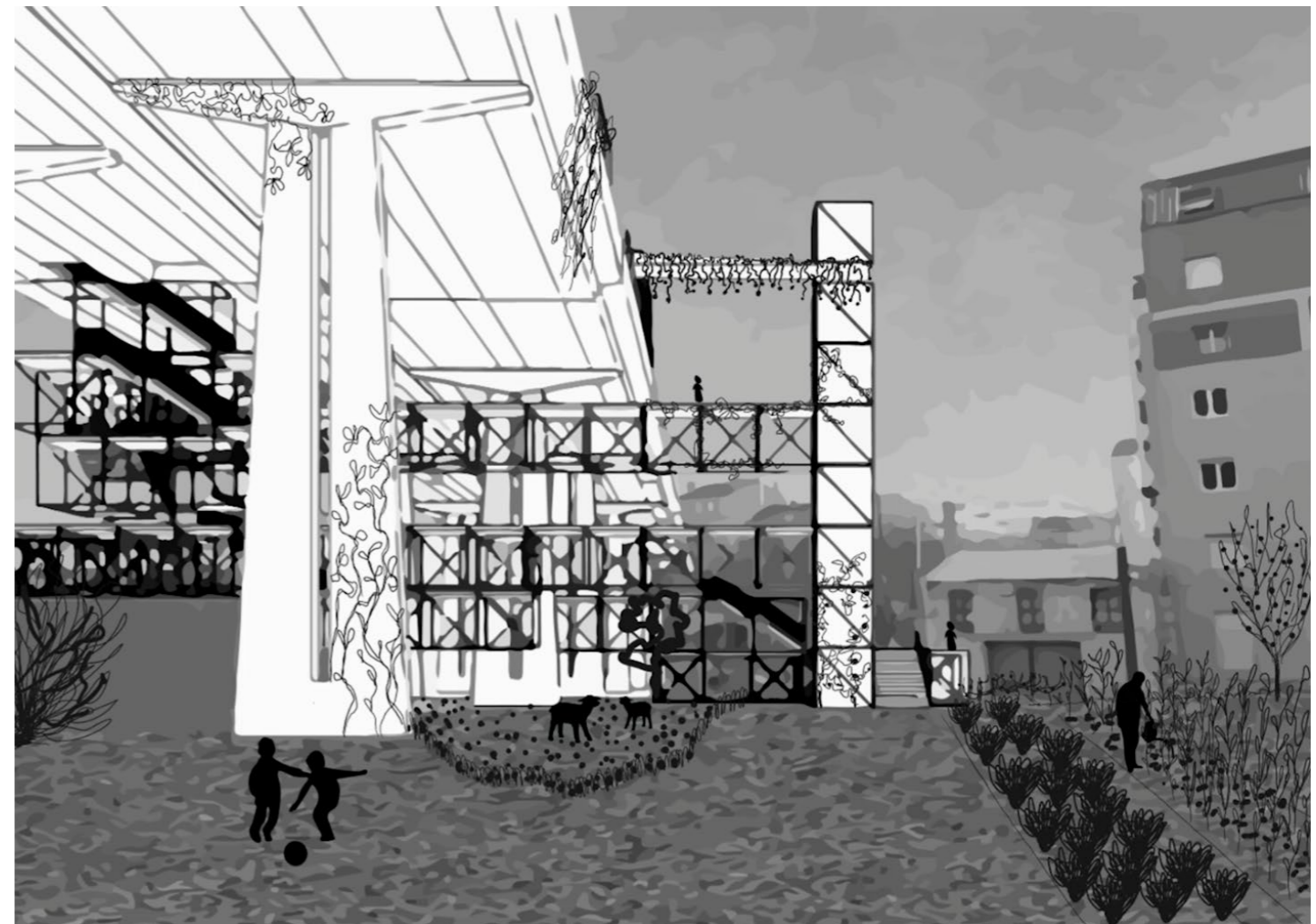
Grâce à sa hauteur, presque 20 mètres, le tablier de l'ancienne autoroute ne percevait aucune ombre de la ville et bénéficiait d'une exposition quasi permanente au soleil. En dessous de l'autoroute, les espaces ont été déminéralisés pour laisser place à des jardins partagés pour les habitants du quartier. C'est ainsi que la passerelle et sa structure colonisante sont devenues des symboles dans Marseille. Depuis maintenant près de 80 ans, ce n'est plus des voitures que je porte, mais des cultures, des habitants, des visiteurs, des animaux.

De la vie quoi !

Une vie qui a repris avec cette ancienne autoroute, avec ses vides, ses pleins, ses grands espaces qu'elle offre sur le dessus et de dessous. C'est une vie suspendue que je porte à présent.

**Agathe Menon-Levenez**

Étudiante en Master 2 de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Marseille





# L'OCCUPATION



# PARA



Croissance parasitaire d'un champignon  
 © Lya Obert  
 Étudiante en Erasmus à l'École Nationale  
 Supérieure d'Architecture de Marseille

# SITAIRE



# DE



# L'OBSCURITÉ

# IL FAUT CULTIVER LA VILLE

Le 25 janvier 2023, *Va jouer dehors !* et respect organisaient le lancement du 1er numéro de la revue *L'Architecture Euphorique* à Paris au Point Ephémère, partenaire de l'événement. La revue a été présentée par Matthieu Poitevin pour *Va jouer dehors !*, Jérémie Peltier pour la Fondation Jean-Jaurès et Claire Andries pour le magazine *respect*. Elle a été suivie d'un débat animé par Mathieu Rozières, vice-président de l'association, avec Francesco Careri, Sénamé Koffi Agbodjinou et Matthieu Poitevin. Leurs échanges sont ici retranscrits.



© Claudia Goletto

**Matthieu Poitevin**

Architecte, artiste et auteur, fondateur de *Caractère Spécial* et président de *Va jouer dehors !*. Ses créations reflètent son engagement de « vouloir changer le monde ». Elles sont tournées notamment vers la réhabilitation et la transformation notamment d'espaces culturels comme la Friche la Belle de Mai ou le Centre National des Arts du Cirque. Il est aussi professeur à l'École Nationale d'Architecture de Marseille.



© Marco De Bernardis

**Francesco Careri**

Architecte, chercheur au département d'Architecture de l'université de Rome III et cofondateur du collectif d'architectes et de chercheurs *Stalker/Observatoire Nomade* qui a permis de développer une méthodologie spécifique de recherche urbaine, utilisant des outils participatifs pour construire un « imaginaire collectif » autour des lieux.



© Claudia Goletto

**Sénamé Koffi Agbodjinou**

Designer, architecte et anthropologue ; après une longue expérience dans la construction écologique et humanitaire, il fonde la plateforme *LAfricaine d'architecture* sur la ligne « modernité ancrée » dont l'ambition est de fournir les moyens conceptuels d'une alternative architecturale valorisant des canons, esthétiques, ressources et dynamiques du cru.



**Est-ce qu'on a encore le temps de penser, est-ce que c'est le moment de penser, est-ce qu'il ne faut pas agir maintenant ?**



© Claudia Goletto

**Francesco Careri** : « Il faut agir et penser et il faut penser avant d'agir, c'est banal bien-sûr. Mais il faut surtout essayer de comprendre directement, c'est-à-dire d'aller voir, mettre les pieds dans le sable, marcher là où il faut agir. Il faut donner de l'argent et du pouvoir aux gens qui ont déjà commencé à agir et qui font déjà quelque chose de bien, même si ce sont de petits groupes et des collectifs. On a besoin d'une horizontalité et d'avoir confiance dans le fait que les choses peuvent se résoudre si on leur en donne la possibilité. »

**Sénamé Koffi Agbodjinou** : « On parle beaucoup des ressources qui s'amenuisent, qui tarissent mais il y a une ressource effectivement à laquelle on ne pense pas souvent, c'est le temps. La caractéristique de cette ressource est qu'elle s'amenuise parce qu'on ne l'exploite pas. Il y a deux ressources de ce type : le temps et le lien. Aimé Césaire disait « il n'est plus le temps de savoir où on va, il faut se lever et marcher. »

**Matthieu Poitevin** : « Il faut qu'on réfléchisse de manière urgente ! Il est évident que nous sommes dans une transition écologique phénoménale, il est évident que la façon de construire aujourd'hui ne peut plus être celle d'hier, on parle de la beauté mais c'est quelque chose de très relatif. Que signifie la beauté aujourd'hui ? Comment la définit-on ? La beauté existe à partir du moment où ce qui est construit est juste et si elle permet de répondre à la problématique qui est celle de pouvoir permettre les choses, de pouvoir faire en sorte que les choses puissent advenir. Évidemment, c'est important de pouvoir faire de beaux gestes avec de très beaux bâtiments qui vont faire de très belles photos dans des revues que personne ne lit. Mais je pense que ce qui est important c'est comment peut-on les vivre ? Aujourd'hui l'empreinte carbone a une signification, la durabilité a une signification, quel matériau construit-on ? Est-ce que les bâtiments doivent continuer à exister pour 30 ans, 50 ans ou 100 ans comme on nous l'a appris ? Ou est-ce qu'il faut que ça se transforme de manière très rapide ?

On travaille sur la ville informelle et comment la ville organique devient un organisme vivant qui se régénère presque naturellement. C'est important de ne pas banaliser le travail de l'architecte mais de le valoriser à l'échelle de ses responsabilités. Il doit être responsable de la ville qui vient et de la façon dont on doit la faire et arrêter de penser que la ville est à la portée de n'importe qui, car ce n'est pas vrai. La ville doit être faite par ceux qui ont la charge et la responsabilité de devoir la faire de manière belle mais surtout de manière juste. »

**Mathieu Rozières** : Rem Koolhaas écrit : « L'architecture n'est pas une réponse limitée à une question limitée, c'est une façon de réfléchir. Quand j'étais jeune, j'étais sceptique sur ce point, je pensais qu'il n'était pas possible de comprendre le monde en s'appuyant sur une profession aussi ancienne. Aujourd'hui je pense que cette discipline a une profondeur intellectuelle qui permet de regarder vers l'avenir, c'est une façon de lire le monde. »



## Comment faire finalement pour créer une alternative ?

## Comment faire pour gagner la bataille culturelle ?



© Claudia Goletto

**Matthieu Poitevin** : « J'essaie de comprendre le monde par plein de prismes et en me fondant sur les rencontres que je peux faire : Sénamé et Francesco en font partie. Un certain nombre de gens, des promoteurs notamment, considèrent que la ville ne peut plus se faire comme elle se faisait il y a encore quelques années. C'est compliqué pourtant car ils sont dans des obligations commerciales et ils doivent rentrer de l'argent. Leurs discours sont sincères, mais derrière, ils ont des équipes qui doivent remplir des bilans, des budgets prévisionnels, avec des codes contraints. Et il faut les comprendre, car aujourd'hui la ville n'est pas construite par des penseurs comme nous, mais elle est construite à 80 % par des promoteurs. Le travail itératif qui existe entre certains architectes et les promoteurs est très important pour qu'on puisse se comprendre et travailler ensemble, pour que la ville puisse exister de manière efficace et pérenne dans les prochaines années. »

**Francesco Careri** : « Bruce Chatwin, que vous connaissez peut-être, parlait de « l'alternative nomade, de notre façon de vivre le monde ». Il faut apprendre beaucoup du nomadisme et ramener un peu de nomadisme à la ville sédentaire. On n'a plus assez de lieux où l'on peut accueillir l'autre. Je crois qu'il faut refonder les villes sur le concept d'hospitalité. Jacques Derrida a beaucoup écrit là-dessus. Michel Agier a également dit que « l'hospitalité est le lieu où l'ennemi est transformé en un autre », c'est-à-dire un lieu de la transformation de l'étranger en un Autre. Nous avons vraiment besoin de ça. Comment demander l'hospitalité ? Les nomades ont toujours eu ce problème lié au fait de bouger, il faut savoir comment traverser ou passer sur le territoire de l'autre. Le nomadisme qui amène l'hospitalité dans un lieu hybride où les nomades et les sédentaires peuvent se rencontrer. »

**Sénamé Koffi Agbodjinou** : « L'alternative que je travaille est une alternative organique ou organiciste c'est-à-dire une alternative dans laquelle il y a beaucoup de lianes, beaucoup de liens, beaucoup de sauvage en réalité. Mon plan secret est de parier sur l'Afrique, parce que l'Afrique est encore la plus grande réserve de sagesse en termes de sauvage, en termes de liens et de lianes. C'est un continent qui est appelé à prendre encore plus de place, la population va doubler dans les prochaines années. Les cinq plus grandes villes du monde apparaîtront sur ce continent et ce sera un urbain sur six qui sera Africain. »

La ville en réalité a été produite contre la sauvagerie, contre le sauvage ; on considère que les premières cités-états sont apparues pour essayer de contrôler les gens, pour limiter les pirates, les nomades, les irréductibles. La ville par son essence est contre l'organique, contre le sauvage. Cela a été la première grande révolution disorganique. La deuxième révolution c'est qu'après avoir pensé l'homme en dehors de la nature, l'Européen a pensé l'homme en dehors du groupe, c'est-à-dire qu'il a modélisé le groupe sur l'image de la nature. On a en quelque sorte coupé dans la liane, ensuite on a coupé dans le lien pour faire l'homme moderne. C'est le paradigme aujourd'hui largement partagé puisque cette mentalité s'est exportée de son centre européen et à la faveur des colonisations. Il est aujourd'hui devenu le logiciel du monde. Et si l'on regarde bien tous les problèmes que nous connaissons aujourd'hui, on lit un rapport avec cette sorte d'arrêt brusque du sauvage en termes d'organicité. Donc il faut remettre de l'organicité, remettre de la liane et du lien dans tout ce que l'on veut faire. »

## Est-ce que c'est la ville qui change les hommes ou les hommes qui changent la ville ?

## Comment faites-vous pour concilier cette identité et cette modernité ?

**Matthieu Poitevin** : « J'aime bien les notions des liens et lianes, parce que lien et liberté ont la même source étymologique. Ce n'est pas mal de savoir que quand tu veux faire du lien, tu crées de la liberté. C'est assez joli je trouve. Après il s'est passé un événement marquant : nous avons été confinés. Il s'est passé des choses, on se rend compte que quand on prend l'avion on a une empreinte négative, que les voitures sont une catastrophe, alors les gens ont retrouvé beaucoup de plaisir à une forme de sédentarité. Alors les voyages immobiles sont devenus une forme de nomadisme. La modernité c'est d'avoir conscience de l'endroit d'où l'on est, d'avoir conscience de ses racines, d'avoir conscience d'être des paysans. »

Je pense que l'architecte est d'une certaine façon un jardinier ou un paysan des villes. J'ai pris beaucoup de trains dans ma vie, et je suis beaucoup venu ici ou ailleurs pour faire des projets. Je m'aperçois que l'endroit que je connais le mieux est l'endroit où je suis né, où j'habite et où je vis. Il ne viendrait pas à l'idée d'un paysan de raconter comment il va planter un champ dans un endroit qu'il n'a jamais vu de sa vie. Nous oui, on est capables de savoir comment au Togo on construit des logements, ou comment en Inde on va faire des bureaux ou en Chine des musées, c'est grotesque et c'est ridicule. Ce n'est pas pour ça qu'il faut faire du particularisme ou un régionalisme critique, mais en revanche il faut savoir que quand on va dans un endroit, on a des choses à transmettre et des choses à comprendre. On est sans doute plus légitime à construire quand on connaît vraiment un endroit. C'est une forme de modernité et de respect.

Faire des grands plans de ville dans tous les sens c'est fini, ça ne se fait plus. En tous cas aujourd'hui on travaille dans la dentelle, dans la chose délicate et plus sur des espèces de macro plans gigantesques où l'on se prend pour un oiseau. Ça ne marche plus. Aujourd'hui une des choses les plus modernes, c'est qu'un m<sup>2</sup> construit, c'est une empreinte carbone négative. Donc on ne peut plus faire autrement que de travailler sur le réemploi de manière très efficace. Si on démonte un bâtiment : comment peut-on en récupérer la structure ? Comment la réemployer sur un bâtiment neuf qu'on va construire ? Donc l'architecture et l'urbanisme deviennent des choses qui sont situationnistes et plus du tout sur de grands macro-dessins imbéciles et autoritaires. »

**Francesco Careri** : « L'identité c'est un mot que j'utilise depuis déjà dix ans, parce que je trouve que quand on dit identité ça revient à quelque chose qui ne peut pas changer, c'est quelque chose que ton père t'a donné et que tu dois donner à tes enfants comme tel, ça doit rester pareil. Les identités forcément changent sinon on ne changerait jamais, c'est bien que l'identité se mélange et devienne hybride. C'est un mot vraiment difficile à utiliser. Quand je parle de Rome, je parle de ma ville, de ma vie, de mon espace, de mes amis, des lieux où je pratique l'espace, mais ce n'est pas une question identitaire, pas du tout. »

Rome est une ville de ruines, pas seulement le Colisée et les ruines romaines. On a cartographié les plus grandes ruines de bâtiments et de friches. La plupart sont habitées et occupées. En réalité, on a mis 10 000 personnes qui habitent dans des lieux qui n'ont pas du tout été construits comme des logements. On peut habiter dans des bureaux, on peut les utiliser. Ça nous force parfois à des conditions de vie particulières, des « co-housing » où l'on vit bien-sûr différemment. Ou dans de grandes usines, ou de petits espaces. On vit vraiment partout et je crois qu'il faut donner la possibilité aux gens d'organiser leurs espaces et de réhabiter les ruines comme on a toujours fait depuis des milliers d'années. À Rome on a toujours réhabilité les ruines. La ville est ensuite retombée de nouveau en ruines et d'autres étrangers sont arrivés. On a réhabilité les ruines, redonner l'énergie pour recommencer. C'est un cycle. Je parle de Rome mais évidemment, c'est quelque chose d'universel qui est arrivé partout. »

**Sénamé Koffi Agbodjinou** : « Il faut d'abord définir la modernité. Si la modernité, en prenant la définition du dictionnaire, est ce qui fait sens aujourd'hui, alors tout ce que l'on appelle modernité est en fait relativement archaïque par rapport aux enjeux de notre contemporanéité. Maintenant je pense qu'il y a une pente très forte de la ville à basculer vers un dispositif de contrôle et de production de l'uniforme, la production du même. »

Mais les hommes partout ont résisté à ça, les hommes partout ont réussi à colorer la ville. Il y a des identités très fortes en Afrique. Les Africains ont réussi à patrimonialiser les villes, y compris celles qui sont d'origine coloniale, suivant des façons de faire très villageoises à l'intérieur de ces grands dispositifs. Maintenant, cette résistance va, je crois, être de plus en plus difficile à tenir à cause de la révolution digitale. Il y a une troisième rupture : après que l'homme se soit abstrait de la nature puis abstrait du groupe, il y a désormais une envie d'imaginer que l'homme puisse s'abstraire de son corps physique et évoluer seulement dans des dimensions virtuelles. Et les résistances identitaires ont beaucoup à voir avec le mouvement, avec le corps, et avec la fixation du corps. Ces résistances vont avoir de plus en plus de difficultés à agir et on risque de basculer définitivement vers cette vision un peu dystopique de la ville où chacun est chez lui. Il y a donc un enjeu avec le basculement dans les villes technologiques qui adresse directement la question des résistances identitaires et la sagacité que l'humain a développée pour, à son tour, corrompre la ville dont la fonction était de l'embrigader. »

## Quelle est la place de l'architecte, quelle est la place de l'habitant ?

**Francesco Careri** : « Je fais partie d'un collectif qui a pris le nom de Stalker dans les années 1995. Je crois que c'est la seule façon pour moi de travailler dans un collectif. Ça se fonde sur l'amitié, plutôt que sur l'intérêt. L'intérêt n'est pas aussi fort que l'amitié. L'amitié nous permet d'être encore ensemble même si on ne travaille plus sur les mêmes projets, chacun a des champs, des quartiers différents, dans lesquels on s'est plongés. À propos de participation, un autre mot que je n'utilise plus, parce que c'est à nous les architectes, les artistes ou autres, de participer aux projets que l'on rencontre. Le plus difficile est de trouver les projets et de donner de l'énergie aux projets qui existent. Normalement les architectes demandent aux gens de participer à leurs propres projets. En fait c'est le contraire, il faut savoir entrer dans un territoire et comprendre s'il y a des projets en cours et essayer de développer ce qui est déjà là. Si on est des architectes, on est capables de faire du design, d'écouter et de dessiner les choses qui nous sont demandées. Mais ce n'est pas exactement ça, on a aussi notre interprétation, on fait des provocations. Il faut provoquer l'espace et provoquer les gens si l'on veut des réponses plus intelligentes, plus euphoriques. C'est un beau mot : euphorique. »

**Matthieu Poitevin** : « Je vais répondre par deux points, le premier c'est si un projet ne provoque rien alors il n'y a pas de projet, il ne sert à rien, parce que notre boulot est de provoquer des situations dans lesquelles les gens vont devoir s'adapter, se confronter à des choses qui ne sont pas forcément confortables mais qui vont changer le paradigme. Le deuxième point, c'est que je me fous de la participation, ça ne m'intéresse pas du tout, en revanche ce qui m'intéresse c'est de faire confiance.

Là aussi, tu provoques quelque chose d'une situation dans laquelle tu fais confiance à ceux qui vont vivre le lieu : ils vont peut-être l'interpréter d'une façon totalement différente de ce que tu aurais imaginé, tant mieux. Si tu imagines quelque chose, il faut que cette chose puisse évoluer, se transformer en fonction des personnes. Ce sera différent de ce que tu auras imaginé, le programme ne sera pas celui qui aura été défini, parce qu'une vie et les aléas, les hasards de cette vie, vont faire en sorte que les choses se transforment et parce que le lieu que tu as pensé permet ces transformations. Ça veut dire qu'il faut faire confiance.

Aujourd'hui un élu ou un bailleur ne fait pas confiance. Un élu est là pour réglementer les choses, et sa hantise c'est la sécurité, donc il n'y a pas de jardins : il y a des espaces verts au milieu d'îlots qui sont fermés dans lesquels même les chiens n'osent pas aller tellement ils ont la frousse. Un bailleur ne va pas mettre des balcons trop importants parce que sinon le pauvre qui va vivre dans le logement social va mettre un vélo sur le balcon, attends mais un vélo sur le balcon ! C'est dégoûtant faut pas déconner ! Tout est comme ça et tout est tout le temps fait d'interdits, or plus tu mets des interdits plus tu as envie de franchir ces interdits.

Et il y a un exemple, je ne vais pas faire l'apologie des taudis, mais Dharavi en Inde, est un des plus grands slums du monde. C'est 750 000 habitants. Il est composé de petites baraques qui se construisent comme elles peuvent, et dans lesquelles les rues sont trop petites pour que les flics puissent entrer donc il n'y a pas de flics. Les voitures ne peuvent pas entrer non plus donc il n'y a pas de voiture. C'est une immense cité piétonne. Il y a une solidarité entre les gens qui fait que les gens se surveillent les uns les autres. Les enfants jouent dans l'espace public. On n'en parle pas, mais la ville c'est d'abord et avant tout un espace public dont tout le monde se fout alors que c'est la base même de la ville : comment est-ce qu'on peut partager un espace gratuit, anonyme dans lequel on est tous logés à la même enseigne ? Quand tu vas à Dharavi, c'est étonnant parce que les gens se surveillent, les gamins jouent et il n'y a pas de problème de sécurité. Paradoxalement, c'est un quartier dans lequel l'artisanat crée une économie et donc ça devient un quartier prospère en dehors de toute réglementation et en dehors de toute régie publique. Ce quartier est autonome, solidaire et complice. Ce quartier vit. Je crois que la ville va naître de ce genre d'influence : comment la ville organique peut se développer et trouver des terrains de liens et de liberté, dans lequel l'espace public d'abord est un espace où l'on fait confiance ?

La ville doit redevenir impérativement un lieu dans lequel on se fait confiance et dans lequel on fait confiance à l'autre, c'est ça la participation. C'est comment un architecte ou un promoteur donne un espace, un volume, pour que les gens puissent faire un peu ce qu'ils veulent de l'espace dans lequel ils vivent. Je n'ai pas envie de savoir comment les gens vont vivre, ça ne m'intéresse pas. En revanche donner des espaces dans lesquels les gens peuvent imaginer des histoires qui sont les leurs, qui ne regardent qu'eux, et dans lesquels je rends les choses possibles, je rends les choses capables d'advenir, ça, ça m'intéresse. C'est tout ce que je veux faire, c'est très modeste en réalité comme métier finalement. »

**Sénamé Koffi Agbodjinou** : « Je dirais que la participation participe justement de la confiance, et là où le participatif est intéressant pour moi c'est quand il permet la confiance, la complicité mais qu'il adresse aussi directement ce problème d'atomisation des sociétés. Il y a aussi la tendance qu'a le bâtiment d'agresser la nature. Dans beaucoup de sociétés villageoises africaines, quand on construit la maison, c'est tout le village qui se réunit pour construire la maison d'une personne. Donc on construit la maison des uns et des autres à tour de rôle, ce qui fait que la maison n'appartient à personne. Elle appartient à tout le monde puisque tout le monde a contribué et est le bienvenu chez n'importe qui. Cette sorte de travail est incommensurable. La collectivité villageoise est accueillie dans la maison. Par ailleurs, toute la nature, les animaux, doivent pouvoir trouver abri dans la maison et ce commun va tellement loin en Afrique qu'on dit que la maison appartient aussi à ceux qu'on n'a pas encore déjà rencontrés, pour dire que les générations futures devraient pouvoir trouver elles aussi abri dans cette maison. C'est la meilleure définition à donner au mot durabilité : faire aujourd'hui, mais en pensant à ceux qui viendront après nous. »

**Mathieu Rozières** : « Le lien, le sauvage, l'enchantement, la place de la nature, la provocation ont été les maîtres mots de ces échanges ! »



© Claudia Goletto

« ET C'EST LÀ JE CROIS QUE S'ANCRE MON DÉSIR D'ARCHITECTURE.

TOUT LE MONDE PARLE DE LA GRÂCE DU DESSIN, DE L'ÉLÉGANCE  
DES STRUCTURES, DE LA CLARTÉ DU PLAN.

MOI CE QUE JE RECHERCHE, C'EST LA FIGURE ENTIÈRE, LE VISAGE  
DU TEMPS – ET IL NE S'AGIT EN AUCUN CAS D'UNE MÉTAPHORE,  
MAIS D'UNE ALLÉGORIE.

ON SAIT QU'À LA FIN, IL NE RESTE QUE DES RUINES, ET C'EST CELA  
QUE J'AI ENVIE DE CONSTRUIRE. NON PAS POUR ELLES-MÊMES,  
MAIS PARCE QU'ELLES SONT LES EMPREINTES EN NÉGATIF D'UNE  
CRÉATURE IMMENSE QUI NOUS POURSUIT, DE L'AUTRE CÔTÉ,  
DEPUIS LA NUIT DES TEMPS : UNE CRÉATURE POUR LAQUELLE LES  
CONCEPTS DE VIE ET DE MORT SERAIENT INVERSÉS.

CE QUE NOUS APPELONS SI BRUYAMMENT LA VIE, CE SERAIT LA  
MORT, POUR ELLE. ET INVERSEMENT. CETTE CRÉATURE, JE NE SAIS  
PAS SI ELLE EXISTE. MAIS SI ELLE EXISTE, JE VEUX LUI DONNER LES  
MONUMENTS QU'ELLE MÉRITE.

NON, PAS LES MONUMENTS : JUSTE LES REFUGES. »

Aurélien Bellanger

Extrait du roman *Le vingtième siècle*, 2023, éditions Gallimard



© Va jouer dehors

# EXTREM' CITY

Tout le monde est au courant, le tapage médiatique est énorme : en ce moment, dans une démarche hallucinante se bâtit une cité du futur baptisée Neom et accompagnée de son étendard, The Line.

Ceux qui furent de grands architectes se complaisent dans cet étalage de connerie totalitaire où seuls les plus riches auront le droit de cité.

Même dans les pires films de science-fiction nous ne sommes pas allés aussi loin.

Voilà la vérité crue et sans appel de la situation dans laquelle nous nous trouvons. La pensée urbaine qui gagne c'est la pensée d'une mauvaise série B de science-fiction.

On en est là ! Pourtant de gentils petits acteurs un peu « babos » prônent aujourd'hui de belles paroles ou sombrent dans une forme d'éco-anxiété paralysante.

Qui les écoute ? Que faire ?

Comment faire pour que toutes ces belles paroles fassent le poids face au mastodonte du CYNISME capital et du capitalisme effréné ?

Comment cette myriade de petits Davids pourrait-elle rivaliser avec ce Goliath ultra riche, ultra rapide et ultra puissant ?

**Ce sont les questions que nous posons.**

**En amenant :**

De la controverse, de l'urgence, du sang, des larmes et des rires.

**En nous empêchant :**

De nous camoufler tous ensemble derrière le dérisoire paravent d'une bonne conscience qui ne dérange vraiment personne et qui, surtout, ne change rien au monde tel qu'il est.

Nous devons faire preuve de colère, de rage même, et fabriquer des propositions alternatives surtout et avant tout, pour que la ville de demain ne planque pas les plus nantis derrière des miroirs ou des miroirs de 500 mètres de haut sur 170 kilomètres de long, mais s'offre à toutes et à tous dans un bordel foisonnant et vivant.

Une ville euphorique en somme !

MP



© Va jouer dehors

# VICKY ET BIG O

Lui s'appelle Oscar, mais tout le monde l'appelle Big O c'est une mini pelle de 4T de pression, il roule un peu des mécaniques c'est le cas de le dire. Il n'en est pas à son premier terrassement, on lui a tout fait faire : casser de la caillasse pendant des heures, bosser comme un dingue, parfois en se demandant comment ses chenilles pouvaient encore tenir au sol, mais c'est un dur au mal, Big O. Il en a des balafres partout, il grogne et il grince avec sa cabine défoncée ; c'est un pirate quoi, mais il est toujours là, et chaque fois qu'on lui demande il n'hésite pas à planter son godet. Il a la classe pour ça, on ne le sait pas assez ailleurs, mais dans le milieu, Oscar c'est une star.

Vicky n'avait jamais pensé pouvoir un jour se retrouver sur le même chantier que Big O, pensez : elle c'est une 2 tonnes, une brindille en somme. Elle figole, on la prend pour les finitions pour les choses délicates, les petits chantiers pas compliqués. On ne lui a même pas enlevé son godet, c'est dire, et sa lame de nivellement et encore toute brillante, quant à son châssis... Un truc à faire s'arrêter les toupies à béton. Jusque-là elle aimait plutôt bien aller sur les chantiers, mais celui-là, pfff il est si dur et le mec là-haut dans la cabine, il ne maîtrise pas bien : déjà deux fuites et les chenilles qui patinent...

« - Je ne tiendrai pas très longtemps » se dit-elle  
Big O l'a bien vu, d'habitude il est un peu bourru mais pas cette fois-là.  
En la croisant il lui dit : « - Lâche pas, petite, je suis là »  
Et va savoir pourquoi à ce moment-là il en entend une phrase qui n'a rien à faire là, d'ailleurs c'est Tahar Ben Jelloun qui l'a écrite à ce qui paraît :

« Je sais qu'elle viendra un jour  
Ramasser ce qui subsistera de mes solitudes  
Elle m'emmènera là où on dépose  
Les âmes et les larmes ».

Il ne comprend pas tout mais il se dit  
« - Pourquoi pas les godets et les BRH non plus » ?

Et c'est ainsi qu'à la fin du chantier, lorsque le vacarme et la poussière laissèrent la place au silence et au soir que Big O s'approcha de Vicky, lui attrapa délicatement, enfin aussi délicatement que possible, son bras articulé, puis ils allèrent défoncer tranquillement la barrière de chantier et partirent très doucement mais sûrement vers des terrains où il n'y a nul besoin de terrassement.

C'est dans ce lieu tenu secret que nous les avons rencontrés et maintenant ils vont nous raconter leur vie.

**MP**



# LES ATELIERS EUPHORIQUES

## Édito

Pour changer la manière de penser,  
et fabriquer la ville ici et maintenant,  
afin de permettre aux architectes de construire  
des bâtiments pour ceux qui y vivent plutôt que  
pour ceux qui en vivent, et aux urbanistes et aux  
politiques de leur emboîter le pas !  
Perdre du temps pour gagner de l'espace,  
Chercher pour exister,  
Expérimenter sans frein,  
Faire confiance,  
Transformer les contraintes en une force,  
ce faisant... permettre la fabrication et l'avènement  
de la ville euphorique.  
Tout ça peut se traduire concrètement – en  
particulier à travers des ateliers organisés à partir  
des 18 propositions du festival de la ville sauvage.  
Parce que ces propositions visent à corriger un  
système aujourd'hui défaillant et inadapté aux  
besoins de notre temps.  
Tout cela permet d'échafauder un autre projet de  
société, un projet commun.

En 2023, *Va jouer dehors !* lance ses ateliers inspirés des 18 propositions pour la ville que nous vous avons présentées dans le numéro 1 de L'Architecture Euphorique.

### Au préalable :

Les 18 propositions ne tentent pas de sauver le monde tel qu'il est aujourd'hui.

C'est trop tard, beaucoup trop tard.

Elles tentent de frayer un chemin pour préparer le suivant, c'est pourquoi les ateliers s'inscrivent dans une projection en 2053.

Pour cela, il faut penser le monde tel qu'il est en 2053 : à quoi ressemble-t-il ? quelles sont ses couleurs ? ses odeurs ? ses sensations ?

Quelle est la forme d'un monde où l'hydrogène aura remplacé les énergies fossiles et la fusion nucléaire sera pratiquement fiable ?

Comment les gens vivent-ils ? aiment-ils ? se déplacent-ils ?

La planète B a-t-elle été trouvée ?

Et quelle place pour la ville dans ce monde nouveau ?

C'est-à-dire quelle place pour la ville une fois qu'elle aura été gagnée par une forme urbaine plus vernaculaire qui peu à peu, mais inexorablement, phagocyte les immeubles standardisés des promoteurs.

D'ailleurs les promoteurs existent-ils encore ?

Et à quoi ressemblent les municipalités ? le commun politique ?

A quoi ressemble la ville à mesure que les tours des Emirats se vident les unes après les autres ?

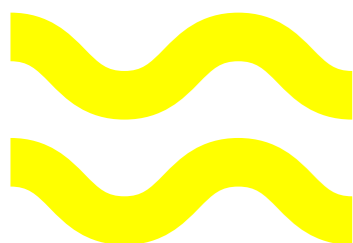
Est-ce qu'elles sont transformées en gigantesques champs

verticaux ? en lieux de création ?

Et les centres villes une fois la voiture disparue ?

**Trois axes de réflexion sélectionnés pour trois ateliers prévus cette année, chacun réunissant deux propositions pour la ville qui forment le sujet de l'atelier.**

Introduits et animés par Matthieu Poitevin, Mathieu Rozières et des membres de l'association, les **Ateliers Euphoriques** réunissent 5 personnes aux profils divers pour qu'ils confrontent leurs expériences, leurs expertises et leurs idées, et qu'ils travaillent ensemble. Après un état des lieux du sujet de l'atelier, les participant-e-s sont invité-e-s à se projeter en 2053 dans un contexte de "monde nouveau" pour nourrir leurs réflexions sur ce thème, proposer des solutions, des plans d'actions... Ensuite présentés publiquement lors d'une restitution.



La Citadelle de Marseille © Brian du Halgouet

## ATELIER EUPHORIQUE 1

### Axe Éduquer - Sensibiliser

Premier rendez-vous jeudi 13 avril 2023, dans un lieu emblématique du patrimoine marseillais, la Citadelle de Marseille ! *Va jouer dehors !* en coproduction avec respect vous accueillent pour la restitution du premier atelier dédié aux propositions n°1 : permettre l'exigence citoyenne, et n°3 : faire de la réalité le support de l'imaginaire.

Retrouvez toutes les informations concernant les ateliers sur notre site [va-jouer-dehors.fr](http://va-jouer-dehors.fr) et les réseaux sociaux.

« Alors notre ville... ? Comment s'est-elle construite ? D'où sort-elle ?

– « De ton cul ! », pouffe une ado, assez fort pour déclencher quelques rires, mais pas assez pour que je me sente obligée de répondre. D'abord fais-je mine de n'avoir rien entendu tandis que les adultes prennent à partie la jeune fille, qui proteste puis atermoie et in fine part en bougonnant, drainant dans son sillage deux acolytes atones.

– « Vous ne souhaitez pas entendre ce que mon postérieur pourrait vous dire, jeune fille ? osais-je finalement, à la volée. Vous avez peut-être peur de l'odeur ? Parce que votre ville est née d'un charnier ! Des gaz, disons, d'une multinationale ! Elle est née le 7 décembre 2021 en écrasant sous deux cents tonnes de gravats les soixante-dix manifestants du collectif *Reprendre*. Et les vingt-deux familles qui vivaient encore dans la tour et qu'ils défendaient. Elle est née de la faillite d'une commune asphyxiée par les banques, dégradée triple C par les agences de notation internationales et obligée d'emprunter son budget à des taux de 18% ; d'une commune déclarée en rupture de paiement en 2028, lâchée par l'État et mise en vente en 2030 sur le marché des Villes Libérées. Vous savez ce qu'est une Ville Libérée ?

– C'est une ville volée à ses habitants ! s'ehardit une vieille dame qui s'est mise en bordure du groupe, sans savoir si elle allait rester ou pas. Elle reste.

– Une ville dite 'libérée' est une ville soustraite à la gestion publique et intégralement détenue et gérée par une entreprise privée. Son maire est nommé par les actionnaires, à la majorité simple des parts. En août 2030, la ville de vos parents, qui s'appelait Orange, a donc été rachetée par la multinationale du même nom, pour un prix dérisoire. Savez-vous pourquoi ?

– Parce qu'Orange, ils zont pas eu à racheter le nom de la ville ! Le nom, c'est ça qui coûte le plus cher, Madame !

– Oui. Le Tribunal de Commerce a jugé que la notoriété de la marque Orange – la marque de télécommunication, je précise – préemptait la marque de la ville, moins connue du grand public. Je vous rappelle que Paris, rachetée par LVMH ou Cannes, rachetée par la Warner, ont vendu leur nom à des prix astronomiques. Ce ne fut pas le cas chez nous.

– Madame, c'était qui ces chums de *Reprendre* ? En vrai ? On dit qu'ils sont restés exprès dans la tour qu'allait s'écrouler ? C'est du bullshit ? »

[...]

– « *Reprendre* était un collectif de citoyens qui s'opposait au rachat de leur ville par une entreprise. Qui considérait qu'une ville doit rester publique. Quand l'État a démissionné, *Reprendre* a proposé de mettre en place une commune autogérée par les habitants, comme ça s'est fait dans de nombreuses cités, un peu partout en Europe. Orange a répliqué en proposant une prime de 1000 euros par foyer à ceux qui souscrivaient son forfait citoyen. Il y a eu un vote. Orange a gagné, avec 55% des voix.

– Et alors ? beugle la jeune fille bougonne. C'est mieux géré maintenant, non ?

– Alors Orange a commencé par faire ce qu'ils font dans toutes les villes « libérées ». Ils ont mis en place leurs trois forfaits citoyens : un forfait Privilège pour les citoyens aisés et leur famille, un forfait Premium pour les classes moyennes et un forfait Standard pour les plus démunis. Et à ceux qui ne pouvaient pas payer le forfait Standard, ils ont proposé de partir. D'abord gentiment, avec une prime de départ, puis un peu moins courtoisement avec des lettres et des huissiers, puis encore moins courtoisement avec le retrait des aides sociales et l'interdiction de l'école aux enfants. Ça a suffi neuf fois sur dix. Mais les 10% restant n'ont pas voulu céder et ils se sont battus jusqu'au bout. Afin de garder leur logement et de rester citoyen de la ville.

– D'accord M'dame ! Mais *Reprendre*, dans tout ça ? Pourquoi c'est culte ici ? Pourquoi tout le monde les kiffe ? Ils ont fait quoi pour ça ?

– Ils ont fait front avec les plus pauvres, ceux qui résistaient à l'expropriation. Orange a commencé par détruire des cités et des tours, pour « redynamiser le centre urbain », en expulsant les habitants et en les relogant hors de la ville, dans les hôtels-péniches que vous connaissez, sur le Rhône. Toutefois une tour a tenu bon. On l'a vite rebaptisée la Tour Rouge à cause des fumigènes qui brûlaient toutes les nuits sur le toit, pour flouer les drones. Orange a choisi la voie juridique dure et a décidé d'en faire le siège, pendant plus de cent jours. Après un mois, les habitants de la Tour ont commencé à crever de faim, ils étaient heureusement ravitaillés par les caves, par les toits, des drones pirates les livraient sur les balcons... Mais tous ceux qui essayaient de sortir étaient aussitôt capturés par les milices et incarcérés pour violation du droit de propriété. La résistance était âpre parce que c'est le statut même de la ville qui se jouait là-bas. Tout le monde le sentait. Si la Tour Rouge tombait, les gens savaient que cette ville cesserait de fonctionner comme une démocratie. Un cap serait passé. Si la Tour tenait, ça voulait dire qu'on avait encore une chance de reprendre la ville. *Reprendre*, c'était ça. Redonner la ville à ses habitants... »

La place est totalement silencieuse désormais. Peut-être qu'ils sentent monter mon tremblement, mon émotion. J'ai du mal à maintenir ma voix droite. La Tour Rouge a été mon premier choc politique, une sorte d'initiation au monde adulte, j'avais 12 ans. Je me souviens encore du visage de ma mère quand la Tour est tombée (nous étions dans la manif d'appui, nous chantions), tombée d'une masse, verticale, les étages comme des rayonnages qui s'écroulent les uns sur les autres, dans un bruit sourd, mais sourd... Ça a tremblé jusque dans mes vertèbres.

**Alain Damasio**

Extrait du roman *Les furtifs*, 2019, éditions Volte



© John Gerrard, *Western Flag* (Spindletop, Texas) 2017



**« IL Y A EN EUROPE... LA MONTÉE D'UNE IDÉOLOGIE DE REPLI ET DE FERMETURE, QUI SE RÉPAND ET GAGNE CONTINÛMENT DU TERRAIN DANS DES PAYS JUSQU'ICI DÉMOCRATIQUES. FONDÉE SUR L'EXCLUSION DES ÉTRANGERS ET DES IMMIGRÉS, L'ABANDON DES ÉCONOMIQUEMENT FAIBLES, SUR LA SURVEILLANCE DU CORPS DES FEMMES, ELLE M'IMPOSE, À MOI, COMME À TOUS CEUX POUR QUI LA VALEUR D'UN ÊTRE HUMAIN EST LA MÊME, TOUJOURS ET PARTOUT, UN DEVOIR DE VIGILANCE. QUANT AU POIDS DU SAUVETAGE DE LA PLANÈTE, DÉTRUITE EN GRANDE PARTIE PAR L'APPÉTIT DES PUISSANCES ÉCONOMIQUES NE SAURAIT PESER, COMME IL EST À CRAINDRE, SUR CEUX QUI SONT DÉJÀ DÉMUNIS. LE SILENCE, DANS CERTAINS MOMENTS DE L'HISTOIRE, N'EST PAS DE MISE. »**

Extrait du discours de réception du Prix Nobel de littérature d'Annie Ernaux en 2022

# LA SUITE...

**En 2023, le Festival de la ville déploie sa seconde édition les 19, 20 et 21 octobre autour de la thématique : Extrem'city.**

En réaction à la folie urbaine et aux projets démesurés qui surgissent un peu partout dans le monde, mais aussi en forme d'hommage. Tous ceux qui font les métiers de la ville et comme une projection euphorique vers un futur possible, forcément commun.

**La programmation, en cours de construction, se développe autour de contenus tels que :**

- Le banquet
- Des rencontres Tandems
- La présentation de projets d'étudiant.e.s de l'ENSA Marseille
- Et pour la première fois, une création de Matthieu Poitevin en partenariat avec la compagnie de cirque Inxtremiste

Appuyée sur l'élan et l'énergie de la première édition du Festival de la Ville, ainsi que sur les nombreuses aventures éditoriales qui ont suivi (podcasts, revue euphorique, ateliers, rencontres, débats), marquée par le retour des formats phares, tels que les Tandems ou le Banquet, l'édition 2023 convie architectes, urbanistes, artistes, ethnologues, paysagistes, auteur.e.s... du monde entier à raconter la ville d'une autre manière à un large public, citoyen.ne.s, habitant.e.s, étudiant.e.s, scolaires, professionnel.le.s, élu.e.s...

Partenaires de  
l'Architecture Euphorique n°02



respect



Avril 2023

**Va jouer dehors !**  
5 place de Rome - 13006 Marseille  
[va-jouer-dehors.fr](http://va-jouer-dehors.fr)

**Va jouer dehors !** est une association fondée en 2019 par Matthieu Poitevin suite à l'effondrement d'immeubles de la rue d'Aubagne fin 2018, tragédie qui marque l'urgence de repenser la ville de Marseille - et la ville en général. L'association veut permettre à la ville de se réparer et de se projeter dans un futur possible, apaisé et plus doux peut-être. Cela passe par la création d'espaces de rencontre et de réflexion collective entre les acteurs concernés par le territoire urbain : architectes, urbanistes, élus, promoteurs, écrivains, cuisiniers, artistes, philosophes, journalistes, citoyens... L'ambition de *Va jouer dehors !* est de mettre des énergies en commun, de sortir des contingences individuelles pour proposer des projets concrets, qui nous ressemblent et qui nous rassemblent.

**respect** pose un acte d'engagement en démontrant au fil des trimestres que nous avons toutes et tous un rôle déterminant à jouer. Entre récits intimes et révolutions collectives, respect est le nouveau média du Groupe SOS qui s'incarne par des visages, des mouvements, des aspirations et donne la parole à des voix uniques, singulières, universelles. Pour comprendre notre histoire, dépasser les injonctions, soutenir les luttes. En partenariat avec le Festival de la Ville Sauvage, respect a dédié le dossier central de son numéro 03 aux défis de l'habiter aux côtés de ceux de l'éduquer pour questionner le désir intime et collectif de dire « nous ». Entre entretiens, explorations photographiques d'Olivier Amsellem et un sondage collaboratif inédit de mots, témoignages, émotions, idées et envies pour changer nos manières de vivre la ville à travers 19 questions libres ou à choix multiples sur la vision intime de la ville, de ses espaces, de ses habitants, ses animaux, ses limites.

**La Fondation Jean-Jaurès** est à la fois un think tank, un acteur de terrain et un centre d'histoire au service de toutes celles & ceux qui défendent le progrès et la démocratie dans le monde. Mobilisant les pouvoirs publics, les politiques, les experts mais aussi les citoyens - la Fondation Jean Jaurès favorise un débat public décloisonné en faisant émerger les meilleures idées en créant des occasions de dialogue entre universitaires et responsables politiques, syndicaux, associatifs. En partenariat avec le Festival de la Ville Sauvage, la Fondation Jean Jaurès a mené une enquête inédite portée avec l'Ifop, auprès des habitants de Marseille sur la manière dont l'architecture, les politiques publiques, l'aménagement, la maison rêvée, pourraient être repensés et imaginés..

**Direction de la publication :**

Matthieu Poitevin, Architecte fondateur de l'agence Caractère spécial, Président de *Va Jouer Dehors !*  
Claire Andries, Directrice générale  
Groupe SOS Culture

**Rédaction**

*Ont collaboré à ce numéro :*  
Matthieu Poitevin,  
Claire Andries,  
Mathilde De Marco,  
Charles Gemar,  
Agathe Menon-Levenez,  
Lya Obert

*Retranscription du débat  
« Il faut cultiver la ville » :*  
Marie-Sophie Simon

*Nous tenons à remercier :*  
Sénamé Koffi Agbodjinou,  
Aurélien Barrau,  
Aurélien Bellanger,  
Francesco Careri,  
Alain Damasio,  
Annie Ernaux,  
3SAT HD  
John Gerrard,  
Thomas Dane Gallery,  
Simon Preston Gallery

**Coordination éditoriale :**

Johanna Larosa,  
Blandine Bernardin,  
Cyril Gonnet

**Conception graphique :**

Studio Fréro



